



**HAL**  
open science

# J'ECRIS, DONC JE SUIS... L'ECRITURE FEMININE DE SOI DANS LA RUSSIE DU XIX E SIECLE

Catherine Géry

► **To cite this version:**

Catherine Géry. J'ECRIS, DONC JE SUIS... L'ECRITURE FEMININE DE SOI DANS LA RUSSIE  
DU XIX E SIECLE. , 2022, 978-619-7372-41-0. hal-03863121

**HAL Id: hal-03863121**

**<https://inalco.hal.science/hal-03863121>**

Submitted on 21 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# J'ECRIS, DONC JE SUIS... L'ECRITURE FEMININE DE SOI DANS LA RUSSIE DU XIX<sup>E</sup> SIECLE

Catherine Géry  
Professeure des Universités  
INALCO  
catherine.gery@inalco.fr

Les ego-documents féminins publiés et non publiés sur la période qui m'intéresse, à savoir des années 1760 aux années 1890, constituent une masse de matériaux extrêmement importante, dont nous ne connaissons d'ailleurs pas aujourd'hui le volume exact, pas plus que nous n'en avons mis à jour toute la complexité. Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, Mary Zirin en comptabilisait « au moins deux cents », et elle écrivait qu'il était « impossible d'estimer le nombre d'autobiographies inédites de toutes les périodes qui languissent encore dans les archives publiques et privées en Russie et à l'étranger »<sup>1</sup>. Depuis lors, ce travail de recherches n'a toujours pas été effectué dans sa totalité.

Il n'est donc pas question ici d'exhaustivité dans le traitement de ce matériau, même si le simple fait d'établir la liste des femmes russes qui ont pratiqué l'exercice du journal intime, du journal de voyage, de la chronique familiale ou des mémoires est en lui-même susceptible de créer de la valeur littéraire. Je porterai plutôt mon attention sur les *questions épistémologiques* que cette pratique peut faire naître chez nous, chercheurs et chercheuses du début du XXI<sup>e</sup> siècle, en partant du principe que les femmes autobiographes, qui accédaient souvent à la littérature sans accéder à la publication, ont écrit, au moins jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, pour un public de lecteurs resté à l'état de latence ou de potentialité (si l'on ne prend pas en compte le cercle privé auquel ces écrits étaient initialement destinés). La publication tardive de ces textes, mais aussi leur incontestable « modernité », dans le sens où ils relèvent souvent du dévoilement ou de l'introspection à un moment où les mémoires masculins restent en Russie plus ou moins prisonniers de l'identification sociale et de l'information officielle (sans parler de l'économie de patronage dont dépend la noblesse de service russe au XVIII<sup>e</sup> siècle) - ces deux facteurs conjugués ont fait que leurs autrices ont, d'une certaine façon, participé en leur temps à l'invention d'un lectorat à venir. Et ce lectorat, c'est nous.

---

<sup>1</sup> Mary Zirin, « “A Particle of our Soul”: Prerevolutionary Autobiography by Russian Womens Writers », in Adele Marie Barker, Jehanne M. Gheith (ed.), *A History of Women's Writing in Russia*, Cambridge University Press, 2002, p. 100-116.

La pensée bourdieusienne (et post-bourdieusienne) admet communément que le champ littéraire est aussi et avant tout un espace des possibles<sup>2</sup>. C'est pourquoi l'étude des ego-documents des autrices russes, dont beaucoup n'obtiendront jamais le statut d'écrivaines à part entière, relève de passés-futurs ou de futurs-passés<sup>3</sup> non advenus et qu'il nous appartient peut-être, aujourd'hui, de faire advenir, suivant en cela la démarche de l'historien Patrick Boucheron<sup>4</sup>. Le titre de cet article est : « J'écris, donc je suis » – mais il devrait plutôt être : « j'écris, donc je serai ».

Les *Mémoires de la Princesse Natalia Dolgoroukaïa, fille de Monsieur le feld-maréchal comte Boris Petrovitch Cheremetiev, écrits par elle-même* (Своеручные записки княгини Натальи Борисовны Долгорукой, дочери г. фельдмаршала, графа Бориса Петровича Шереметева), vont me permettre d'interroger cette possibilité d'une écriture historique des futurs du passé selon Patrick Boucheron, en l'appliquant à l'histoire littéraire russe vue du côté des femmes. Rédigé aux alentours de 1767 alors que son auteure est recluse dans un monastère (elle y entre en 1758), le texte décrit l'enfance et la jeunesse de la Princesse Dolgoroukaïa, sa disgrâce et son exil en Sibérie où elle a suivi son mari, favori de Pierre II, après la mort de celui-ci en 1730 :

Dès que vous m'eûtes quittée, je restai seule et le découragement s'empara de moi, et ma tête était si accablée de pensées inquiètes qu'il me semblait que sous leur poids, je penchais déjà vers la terre. Je ne savais comment briser ces pensées qui m'agitaient. Il me revint en mémoire que vous m'aviez toujours prié de tenir un journal sur ce qui, dans ma vie, était digne de mémoire et sur la façon dont je l'avais vécue. Bien qu'elle fût très pauvre jusqu'à présent, je voudrais vous en consoler et satisfaire votre désir ou votre curiosité, tant qu'il plaira à Dieu et que ma faible santé le permettra. Bien que je ne puisse beaucoup écrire, votre requête me convainc de faire de mon mieux pour me rappeler les événements de ma vie.

Как скоро Вы от меня поехали, осталась я в уединении, пришло на меня уныние, и так отягощена была голова моя беспокойными мыслями, казалось, что уже от той тяжести к земле клонюсь. Не знала, чем бы те беспокойные мысли разбить. Пришло мне на память, что

---

<sup>2</sup> Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 89, 1991, p. 3-46. [https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1991\\_num\\_89\\_1\\_2986](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1991_num_89_1_2986)

<sup>3</sup> J'emprunte sa terminologie à Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions EHESS, 2016.

<sup>4</sup> Patrick Boucheron, François Hartog, *L'Histoire à venir*, Toulouse, Anacharsis, 2018. En partant du principe que le récit historique est toujours en état d'inachèvement, et qu'il est possible de « ramener son écriture au moment où les choses ne sont pas jouées d'avance » (p. 39), Patrick Boucheron expose le projet d'« écrire l'histoire des futurs du passé » (p. 16) ou, pour reprendre les termes de sa conclusion, « l'histoire des futurs non advenus » (p. 38).

Вы всегда меня просили, чтобы у себя оставила на память журнал, что мне случилось в жизни моей достойно памяти и каким средством я жизнь проводила. Хотя она очень бедственна и донесь, однако во удовольствие Ваше хочу вас тем утешить и желание ваше или любопытство исполнить, когда то будет Богу угодно и слабость моего здоровья допустить. Хотя я и не могу много писать, но Ваше прошение меня убеждает, сколько можно буду стараться, чтоб привести на память все то, что случилось мне жизни моей<sup>5</sup>.

Ces premières lignes sont révélatrices à plusieurs titres de la position et du statut qui seront ceux des mémorialistes féminins en Russie jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Le texte est adressé par la princesse à son fils aîné, Mikhaïl, qui en est à la fois le dépositaire, le médiateur et le déclencheur. Les *Mémoires* de Dolgoroukaïa sont donc au départ un document à usage strictement privé et familial, l'idée même d'une publication restant, d'après ce qu'il ressort des formules au demeurant largement conventionnelles qui ouvrent le texte, en dehors de l'horizon d'attente de la mémorialiste.

Les historiens (et surtout les historiennes) de la littérature russe estiment aujourd'hui que les *Mémoires* de Dolgoroukaïa marquent une étape importante dans la formation du genre autobiographique en Russie : c'est non seulement l'un des tous premiers textes analytiques et introspectifs de la littérature russe, comme en témoigne l'extrait cité où domine un vocabulaire élégiaque apte à traduire l'intimité et les sentiments qui seront la tonalité dominante des mémoires, mais c'est aussi l'un des premiers textes russes à inscrire une expérience féminine dans la matière même de la littérature.

Cette étape reste cependant tout à fait symbolique, car s'ils sont aujourd'hui souvent cités, les *Mémoires de la Princesse Natalia Dolgoroukaïa* ont attendu près d'un demi siècle pour être en partie imprimés, en 1810, et n'ont été publiés pour la première fois *in extenso* qu'en 1913 ; restés en dehors du champ de vision de la plupart des écrivains et des écrivaines du XIX<sup>e</sup> siècle, ils n'ont donc pas pu jouer un rôle déterminant dans le développement d'une littérature de la conscience de soi et de l'auto-analyse en Russie (toujours selon Mary Zirin, moins de vingt ouvrages autobiographiques signés par des femmes russes ont été publiés avant 1860, et une vingtaine d'autres dans les années 1860). Nombre de textes attendent ainsi d'intégrer l'histoire littéraire de l'autobiographie en Russie, comme le Journal intime de Kvachnina-Samarina (née Tchirikova), sans doute le premier du genre en Russie, qui n'a été

---

<sup>5</sup> Наталья Долгорукая, *Своеручные записки княгини Натальи Борисовны Долгорукой, дочери г.-фельдмаршала графа Бориса Петровича Шереметева // Безвременье и временички. Воспоминания об "Эпохе дворцовых переворотов" (1720-е - 1760-е годы)*, Л., Художественная Литература, 1991. <https://www.vostlit.info/Texts/rus8/Dolgorukaja/text.phtml?id=468>. C'est moi qui traduis.

publié qu'au XXI<sup>e</sup> siècle, les *Remarques sur les événements de la ma vie* de la célèbre « princesse Moustache », Natalia Golitsyna, ou le *Journal pour le repos* (Дневник для отдохновения)<sup>6</sup> dont le dispositif narratif, assez original, combine pratique diaristique et forme épistolaire ; rédigé entre le 23 juin et le 20 août, en français et partiellement en russe, le texte sera publié dans sa traduction russe en 1929.

Toutefois, pour nous qui les lisons aujourd'hui, ces œuvres témoignent d'un processus précoce de collusion entre le Texte féminin et une certaine forme de modernité (j'emploie ici le mot Texte au sens d'*hypertexte* que Vladimir Toporov donne à ce terme : un texte qui englobe les œuvres d'auteurs divers dans un ensemble signifiant<sup>7</sup>). Cette collusion entre Texte féminin et modernité est favorisée par le paradoxe fructueux qui veut que, n'ayant qu'un accès limité aux sphères publiques et officielles du pouvoir comme à celles du discours, les femmes russes sont entrées de plain pied, par le biais de l'ego-texte ou de la poésie élégiaque, dans une modernité littéraire caractérisée en Europe par une attention accrue pour la vie privée et l'histoire de la sensibilité – dans les journaux de Barbara Juliane de Krüdener, Ekaterina Kvachnina-Samarina ou Ekaterina Chakhovskaïa, le « je » est omniprésent à tous les niveaux du texte et où l'on détecte déjà un meta-discours sur la pratique et les enjeux de l'écriture par et pour une femme<sup>8</sup>. Je rappellerai rapidement ici que les valeurs liées à l'individu et au privé, qui ont été une des grandes conquêtes de l'Europe de la Renaissance et du XVIII<sup>e</sup> siècle, sont alors relativement absentes du paysage culturel russe, du moins dans ses productions officielles, et ce malgré les avancées du sentimentalisme. Les ego-documents féminins de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle annoncent en quelque sorte l'autoréflexivité et « l'invention de soi »<sup>9</sup> dans la culture russe, et donc une forme de modernité que le discours littéraire dominant, presque exclusivement masculin et sans doute trop impliqué dans la quête de vérités collectives, peine encore à entrevoir.

La lectrice du XXI<sup>e</sup> siècle que je suis discerne volontiers dans les ego-documents féminins russes de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle un projet esthétique et culturel, voire un projet politique, même s'il reste indirect, en tant que ces ego-documents sont les vecteur des revendications plus ou moins conscientes des femmes à appartenir à la sphère de la littérature

---

<sup>6</sup> Voir Elena Gretchanaia, Catherine Viollet, *Si tu lis jamais ce journal...diaristes russes francophones 1780-1854*, Paris, CNRS éditions, 2008.

<sup>7</sup> Владимир Топоров, «Петербург и петербургский текст», in *Петербург. Труды по знаковым системам*, 18, 1984.

<sup>8</sup> Voir Е.П. Гречаная, *Когда Россия говорила по-французски: русская литература на французском языке (XVIII – первая половина XIX века)*, М., ИМЛИ РАН, 2010, chap. 3. On notera que la modernité passe ici par la médiation du français.

<sup>9</sup> Galina Subbotina, *L'invention de soi dans la littérature romantique russe*, Thèse pour le Doctorat, dactylographiée, INALCO, Paris, 2017.

en usant du seul instrument à leur disposition : l'intime et le privé. Ils anticipent également la porosité moderne et contemporaine des frontières entre le haut et le bas, le sublime et le trivial, le littéraire et le non littéraire et, bien sûr, le public et le privé.

D'autre part, et comme le fait justement remarquer Catriona Kelly dans son *Histoire de la littérature russe des femmes (1820-1992)*, les *Mémoires* de Dolgoroukaïa et son exil sibérien sont entrés en résonance, pour les futurs historiens de l'histoire culturelle russe, avec un événement largement ultérieur dont la portée symbolique est tout aussi immense que sans doute surévaluée – à savoir la conspiration de décembre 1825 :

Quinze ans après la première publication des mémoires de cette épouse dévouée [Dolgoroukaïa – CG], les conspirateurs décembristes qui n'avaient pas été exécutés (de loin la majorité) ont été suivis dans leur exil sibérien par leurs épouses. Pour les générations suivantes, le lien était évident : Dolgoroukova [Dolgoroukaïa – CG] semblait désormais l'ancêtre d'une longue lignée de femmes qui avaient apporté un soutien loyal et désintéressé à leur mari en temps de persécution politique, et qui étaient des contre-images, évidentes et séduisantes, à la métaphore officielle centrale de la vertu féminine, à savoir l'épouse du Tsar (*Tsaritsa*)<sup>10</sup>.

En l'absence de tout modèle et de toute continuité littéraire repérable entre les textes des femmes mémorialistes, Catriona Kelly note toutefois que les *Mémoires* de la Princesse Maria Volkonskaïa, l'épouse d'un des dirigeants décembristes, sont très proches par leur contenu et par leur intonation de ceux de Dolgoroukaïa<sup>11</sup>. En témoigne l'*incipit* des *Mémoires* de Volkonskaïa où l'on retrouve le même sentiment d'illégitimité de l'auteure face à la littérature, la même protestation de manque d'intérêt des souvenirs personnels de la mémorialiste en dehors du cercle restreint de la famille et la même médiation filiale, puisqu'ici aussi, les mémoires sont adressés au fils aîné, destinataire et futur transmetteur du texte :

Миша мой, tu m'engages à mettre par écrit les récits dont je berçais ton enfance et celle de Nelly, à faire mes mémoires en un mot. Il faut commencer par savoir écrire avant de s'arroger le droit de le faire, or ce talent ne m'appartient pas, et puis notre existence de Sibérie ne peut offrir d'intérêt qu'à un enfant de l'exil comme toi ; je le ferai donc pour toi, pour ta sœur et pour Serge, sous la condition expresse de ne les communiquer à personne, hors tes enfants quand tu en auras, qui

---

<sup>10</sup> Catriona Kelly, *A History of Russian Women's Writing 1820-1992*, Oxford University Press, 1998, p. 50. C'est moi qui traduis.

<sup>11</sup> Мария Волконская, *Записки*, éd. M. S. Volkonsky, Saint-Petersbourg, 1904 (texte russe en parallèle du texte original en français).

ouvriront de grands yeux, se serreront contre toi en écoutant le récit de nos privations et de nos souffrances [...].<sup>12</sup>

La rencontre thématique et stylistique de deux ego-documents appartenant à la littérature grise des femmes aura lieu pour leurs lecteurs dans un espace-temps spécifique, celui de la publication, au début du XX<sup>e</sup> siècle (1913 pour Dolgoroukaïa, 1904 pour Volkonskaïa). On est ici, à mon avis, face à une manifestation intéressante du phénomène que l'historien allemand Reinhart Koselleck a qualifié de « simultanité du non-simultané »<sup>13</sup> dans son ouvrage *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Le concept forgé par Koselleck nous donne la possibilité d'envisager la coexistence de diverses strates temporelles au sein d'une même culture et dans un même présent ; c'est une façon d'appréhender de façon nouvelle, horizontale plutôt que verticale, c'est-à-dire non générationnelle, les phénomènes d'« emprunt » ou d'« influence » et de mieux saisir les paradoxes qui font de certains écrivains et écrivaines des contemporains de ce qui ne leur est pas contemporain. La notion de *feuilletage* est ainsi primordiale dans l'appréhension du temps littéraire par Koselleck : notre compréhension du temps littéraire, qui nous incite à écrire l'histoire telle qu'on voudrait qu'elle ait eu lieu, avec ses « périodes » bien identifiées, ses « continuités » et ses « ruptures », revient finalement à « méconnaître la lenteur et l'impact des transformations réelles, l'effet de longue durée, bref le feuilletage des comportements et des expressions dans une même période »<sup>14</sup>.

En ce qui nous concerne, c'est une publication tardive et une réception différée qui participent au feuilletage temporel du champ institutionnel de la littérature au début du XX<sup>e</sup> siècle, ce qui a pour conséquence de faire de Dolgoroukaïa et Volkonskaïa des contemporaines de Zinaïda Guippius et d'Anna Akhmatova pour les lecteurs. On retrouvera cette même collision temporelle à partir de la fin des années 1980 avec la publication des textes soviétiques censurés et/ou non édités pendant des décennies : les textes des auteurs pré et postrévolutionnaires, des émigrés ou des dissidents, côtoient alors les productions contemporaines dans le champ littéraire ; l'histoire de l'édition donnera d'ailleurs aux années 1990 l'appellation de « retour des noms » (возвращение имён). Autrement dit, les

---

<sup>12</sup> *Записки Княгини Марии Николаевны Волконской*, trad. à partir de l'original français A. N. Kudrjavceva / *Mémoires de la Princesse Marie Volkonsky*, Prometej, 2<sup>e</sup> édition, 1914, p. 107.

<sup>13</sup> Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, op. cit., p. 172.

<sup>14</sup> Catherine Géry, « Notre XIX<sup>e</sup> siècle – un autre XIX<sup>e</sup> siècle ? », in *Slavica Occitania*, 50, Toulouse, 2020, p. 190-191. Voir aussi à ce sujet Michelle Touret, « Où sont elles ? Que font-elles ? La place des femmes dans l'histoire littéraire. Un point de vue de vingtiémiste », *Fabula-LhT*, 7, « Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ? », avril 2010, <http://www.fabula.org/lht/7/touret.html>.

phénomènes de censure, d'autocensure et de censure intégrée, qui ont pu aboutir à des modes de consommation privée de la littérature, sont en Russie absolument constitutifs de la construction du champ, et ceci depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, de la même façon que l'histoire littéraire est largement affectée par les questions de publication/non publication/publication différée des textes.

Pour toutes les raisons que j'ai évoquées, pas plus les mémoires de Volkonskaïa que ceux de Dolgoroukaïa n'ont eu d'incidence sur le développement officiel (c'est-à-dire canonique) de la littérature russe au XIX<sup>e</sup> siècle. Il en va d'ailleurs de même, et c'est peut-être plus étonnant, pour les *Mémoires*, aujourd'hui connus de tous, de Catherine II, ou ceux de la Princesse Dachkova : composés en français comme une chronique privée pour l'édification de son petit-fils, les mémoires de l'impératrice n'ont pas été publiés avant les années 1850 (et seulement à l'étranger, au départ en Angleterre), bien qu'ils aient auparavant circulé sous forme manuscrite ; quant aux *Mémoires* de Dachkova, ils ont également trouvé le chemin de l'édition longtemps après leur rédaction, dans une traduction anglaise à partir de l'original français. La voie de circulation manuscrite, en dehors de la publication, a également été importante pour un autre type d'ego-document, les autobiographies féminines religieuses, mais celles-ci appartiennent à un autre « canon » que le canon littéraire.

Cependant, même si tous ces mémoires avaient été publiés en Russie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ou même au XIX<sup>e</sup> siècle, il serait très difficile d'évaluer leur portée potentielle dans un espace littéraire où la voix des écrivaines restait de relativement faible audience. En outre, comme le fait remarquer Catriona Kelly, dans les années 1820, toute écrivaine qui se serait inspirée de la manière d'écrire de Dachkova ou de Catherine II aurait encouru l'opprobre, tant le comportement soi-disant licencieux des femmes à la cour de l'impératrice avait suscité la désapprobation des générations romantiques, effrayées par la confiance en soi intellectuelle et sexuelle des plus célèbres parmi les premières mémorialistes russes<sup>15</sup>.

Le texte autobiographique féminin le plus fameux de tout le XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir les mémoires de la non moins fameuse hussarde Nadejda Dourova, ne peuvent donc se revendiquer d'aucun modèle russe de genre dans les deux sens du terme en français : genre littéraire et *gender* (en effet, comme la question des modèles et de la tradition, la question de la construction d'une *persona* littéraire au féminin est une des questions récurrentes et non résolues qui se posent aux écrivaines russes du XIX<sup>e</sup> siècle). *La Demoiselle cavalier. Une aventure en Russie* (Кавалерист-девица. Происшествие в России) de Dourova est d'ailleurs

---

<sup>15</sup> Voir Catriona Kelly, *op. cit.*,

l'un des très rares textes autobiographiques publiés du vivant de leur auteur avant le milieu du siècle<sup>16</sup>.

Je ne me lancerai pas dans une énième glose des mémoires de Dourova, si ce n'est pour souligner que nous sommes ici face à un cas qui, s'il n'est pas unique dans la culture russe, prend des formes radicales : une femme advient à elle-même, à l'existence publique (la gloire et la reconnaissance) et à l'écriture par un processus de travestissement. Le caractère doublement sexué de Dourova dans ses mémoires (doublement sexué plutôt qu'asexué, contrairement à l'affirmation de certains de ses exégètes), les rôles féminin et masculin qu'elle endosse successivement au cours de sa vie de militaire, puis d'écrivain, et qui parfois se confondent, en font enfin une figure caractéristique du romantisme : Dourova, qui se caractérise par une identité de genre instable, est également une de ces natures d'élite chères au romantisme russe.

Il n'y a donc dans le cas de Dourova aucune de ces disjonctions temporelles que nous avons pu repérer chez ses devancières en ego-documents, mais bien au contraire une conjonction parfaite, une véritable *simultanéité* entre expérience vécue, production littéraire, réception et *Zeitgeist* qui explique peut-être en partie, et en dehors de toute considération esthétique, pourquoi elle est aujourd'hui la seule autrice russe d'avant les années 1890 qu'un lecteur convenablement lettré puisse citer, et la seule qui ait eu les honneurs d'une traduction en français au XX<sup>e</sup> siècle (il y en a même eu deux en l'espace de trois ans<sup>17</sup>). Mais ça ne l'explique qu'en partie seulement, car il est bien évident que la série de transgressions plus ou moins scandaleuses auxquelles Dourova s'est livrée au cours de son existence comme dans ses mémoires sont pour beaucoup dans sa notoriété actuelle.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, nous nous retrouvons ainsi face à un paysage littéraire assez singulier et pour le moins erroné, qui pourrait faire penser que Dourova est la première autrice russe – en fait, elle est la première qui, de son vivant, a été publiée et a fait l'objet d'une véritable réception critique, entre autres par le maître *es* opinions littéraires, Vissarion Biélinki, qui ne put s'empêcher d'y soupçonner une « mystification », tant était grande sa méfiance vis-à-vis de la capacité des femmes à faire œuvre littéraire :

---

<sup>16</sup> Une première version consistant en extraits de l'œuvre est parue en 1836 dans le deuxième numéro du *Sovremennik* de Pouchkine sous le titre *Mémoires de Dourova, publiés par Pouchkine*. Ce dernier ayant ainsi, dès le titre, rompu l'anonymat exigé par l'autrice, ce qui a entraîné un conflit entre celle-ci et son éditeur, le texte définitif ne sera publié qu'après la mort de Pouchkine, en 1839, par Ivan Boutovski.

<sup>17</sup> Nadejda Dourova, *Cavalière du Tsar*, trad. Paul Lequesne, Paris, Viviane Hamy, 1996. De la même auteure : *La Hussarde qui préférerait les chevaux aux hommes*, trad. Carole Ferret, Lausanne, Favre Pierre-Marcel Eds, 1999. D'autre part, Dourova est l'héroïne d'une biographie romancée ou *exofiction* de Luba Jurgenson parue en 1995 : Luba Jurgenson, *La Dourova. Une amazone russe*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

S'il s'agit d'une mystification, avouons qu'elle est menée de main de maître ; s'il s'agit de Mémoires authentiques, alors ils sont d'un intérêt et d'un charme inouïs. Il est étrange seulement qu'en 1812 [date présumée du début de la rédaction des notes qui formeront le texte de Dourova – CG], on pût écrire dans une langue si parfaite, et qui de surcroît ? Une femme<sup>18</sup>.

On peut supposer que cette manifestation d'étonnement pour le moins misogyne est en partie provoqué par l'aspect isolé et singulier au sens premier du terme de l'autobiographie de Dourova dans la littérature russe. Les ego-textes féminins précédents n'ayant pu bénéficier d'aucune publicité, à l'exception d'un article de Sergueï Glinka sur les mémoires de Dolgoroukaïa en 1810 intitulé « Un modèle d'amour et de fidélité conjugale ou les malheurs et les vertus de Natalia Dolgoroukaïa » (l'article, quoique laudatif, renvoie dès son titre à un modèle exemplaire de sacrifice féminin)<sup>19</sup>, comment Belinski aurait-il pu en soupçonner ne serait-ce que l'existence ?

La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Russie connaît une véritable explosion de la pratique autobiographique, et il suffira de mentionner les récits rétrospectifs de Lev Tolstoï (*Enfance, Adolescence et Jeunesse*, publiés successivement entre 1852 et 1857) ou Sergueï Aksakov (*Les Années d'enfance du petit-fils Bagrov*, 1854-1856, publication complète en 1958) que l'histoire littéraire canonique reconnaît généralement comme les premières autobiographies « modernes », tout comme elle les reconnaît comme les premiers récits sur l'enfance, méconnaissant et ceux de Dourova et Golitsyna (ses *Remarques sur les événements de ma vie* commencent par un récit d'enfance qui se transforme en journal intime), et, bien sûr, celui de Dolgoroukaïa. Parallèlement, les ego-documents féminins se diversifient considérablement suite aux changements socio-professionnels importants qui affectent alors la vie des femmes. Ainsi, aux côtés des ego-documents émanant traditionnellement de mémorialistes issues de l'aristocratie ou de la noblesse terrienne (Sofia Khvochtchinskaïa, Avdotia Panaïeva, Maria Kamenskaïa, Ekaterina Iunge) mais qui « reconfigurent le genre selon les normes russo-victoriennes de la modestie féminine »<sup>20</sup> en s'effaçant derrière la vie des autres (des hommes), les « grosses revues » vont publier de nombreux textes relatant les souvenirs d'enseignantes ou, à partir des deux dernières décennies du siècle, de femmes

---

<sup>18</sup> Виссарион Белинский, « Записки Александрова (Дуровой)... » (1839), Собрание сочинений. В 9-ти томах, Т. 2, М., Художественная литература, 1977, р. En ligne : [http://az.lib.ru/b/belinskij\\_w\\_g/text\\_2500.shtml](http://az.lib.ru/b/belinskij_w_g/text_2500.shtml)

<sup>19</sup> С.М. Глинка, «Образец любви и верности супружеской, или бедствия и добродетели Наталии Борисовны Долгорукой », cité par Mary Zirin, art. cit.

<sup>20</sup> Mary Zirin, art. cit. Ces textes en quelque sorte autocensurés constituent un net recul par rapport aux textes d'auto-dévoilement qui ont précédé.

médecins, qui seront si nombreux qu'on peut presque parler dans ce dernier cas d'un « sous-genre » spécifique de l'autobiographie<sup>21</sup>. Je n'en mentionnerai qu'un : les mémoires de Ekaterina Slanskaïa parus dans *Le Messenger de l'Europe* en 1894 sous le titre *En visites : la journée d'une femme médecin de la Douma à Saint Pétersbourg* (По визитам: День думского женщины-врача в С-Петербурге). Ce texte de soixante-dix pages environ, qui se présente à la fois comme un témoignage sociologique et médical dans la tradition de l'« essai physiologique » des années 1840, un récit professionnel et un journal intime, a connu un franc succès et a servi pendant des années de *vade-mecum* aussi bien pour les hommes que pour les femmes médecins dans l'exercice de leur métier dans les quartiers misérables de la capitale<sup>22</sup>.

Quant au contexte politique en très grande mutation à partir des années 1860, qui sont en Russie à la fois sous le signe des mouvements d'émancipation des femmes et du programme de « désaliénation » des nihilistes russes, il favorise l'entrée des femmes dans les luttes révolutionnaires ; ces femmes vont très souvent rédiger leurs mémoires ou des romans inspirés par ces luttes (Sophia Kovalevskaïa, Vera Figner, Olga Chapir). La conjonction entre les luttes féministes et les combats révolutionnaires dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle peut aisément recevoir son explication dans la spécificité des identités socioculturelles et sexuelles en Russie.

Comme c'était le cas pour les œuvres des mémorialistes de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, les ego-documents des femmes qui ont participé aux cercles révolutionnaires ne sont pas publiés en Russie tsariste, et ils connaîtront auprès du public le même type de réception différée, qui va renforcer dans l'esprit des futurs lecteurs soviétiques la légende historique d'une généalogie et d'une continuité entre les radicaux (et les radicales) du XIX<sup>e</sup> siècle et les bolcheviques du XX<sup>e</sup> siècle. La « simultanité du non simultané » a encore joué son rôle, en créant cette fois-ci des « grands-mères » et des « mères » à la révolution d'Octobre.

---

<sup>21</sup> Grâce aux réformes d'Alexandre II, Les femmes sont admises dans les écoles de médecine dès 1875 (où elles bénéficient de « cours de médecins femmes »). Elles sont ensuite souvent affectées dans des quartiers ou des districts reculés et défavorisés. Le « médecin de la Douma » a son équivalent rural dans le « médecin du Zemstvo ».

<sup>22</sup> Voir Toby W. Clyman, Judith Vowles, *Russia Through Women's Eyes. Autobiographies from Tsarist Russia*, New Haven and London, Yale University Press, 1996, p. 186-216 pour une traduction en anglais du texte de Slanskaïa.

## BIBLIOGRAPHIE

Белинский Виссарион, « Записки Александра (Дуровой)... » (1839), *Собрание сочинений. В 9-ти томах*, М., Художественная литература, 1977.

Boucheron Patrick, Hartog François, *L'Histoire à venir*, Toulouse, Anacharsis, 2018.

Bourdieu Pierre, « Le champ littéraire », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 89, 1991.

Clyman Toby W., Vowles Judith, *Russia Through Women's Eyes. Autobiographies from Tsarist Russia*, New Haven and London, Yale University Press, 1996.

Dourova Nadejda, *Cavalière du Tsar*, trad. Paul Lequesne, Paris, Viviane Hamy, 1996.

Dourova Nadejda, *La Hussarde qui préfèrait les chevaux aux hommes*, trad. Carole Ferret, Lausanne, Favre Pierre-Marcel Eds, 1999.

Долгорукая Наталья, *Своеручные записки княгини Натальи Борисовны Долгорукой, дочери г.-фельдмаршала графа Бориса Петровича Шереметева // Безвременье и временички. Воспоминания об "Эпохе дворцовых переворотов" (1720-е - 1760-е годы)*, Л., Художественная Литература, 1991.

Jurgenson Luba, *La Dourova. Une amazone russe*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

Kelly Catriona, *A History of Russian Women's Writing 1820-1992*, Oxford University Press, 1998.

Géry Catherine, « Notre XIX<sup>e</sup> siècle – un autre XIX<sup>e</sup> siècle ? », in *Slavica Occitania*, 50, Toulouse, 2020.

Gretchanaia Elena, Viollet Catherine, *Si tu lis jamais ce journal... diaristes russes francophones 1780-1854*, Paris, CNRS éditions, 2008.

Гречаная Е.П., *Когда Россия говорила по-французски: русская литература на французском языке (XVIII – первая половина XIX века)*, М., ИМЛИ РАН, 2010.

Koselleck Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions EHESS, 2016.

Subbotina Galina, *L'invention de soi dans la littérature romantique russe*, Thèse pour le Doctorat, dactylographiée, INALCO, Paris, 2017.

Топоров Владимир, «Петербург и петербургский текст», in *Петербург. Труды по знаковым системам*, 18, 1984.

Touret Michelle, « Où sont elles ? Que font-elles ? La place des femmes dans l’histoire littéraire. Un point de vue de vingtiémiste », *Fabula-LhT*, 7, « Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ? », avril 2010, <http://www.fabula.org/lht/7/touret.html>.

Волконская Мария, *Записки*, éd. M. S. Volkonsky, Saint-Pétersbourg, 1904.  
*Записки Княгини Марии Николаевны Волконской*, trad. à partir de l’original français A. N. Kudrjavceva / *Mémoires de la Princesse Marie Volkonsky*, Prometej, 2<sup>e</sup> édition, 1914.

Zirin Mary, « “A Particle of our Soul”: Prerevolutionary Autobiography by Russian Womens Writers », in Adele Marie Barker, Jehanne M. Gheith (ed.), *A History of Women’s Writing in Russia*, Cambridge University Press, 2002.